NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

89 N° 10 1967

À travers les enseignements de Paul VI. Croire aujourd'hui. Inquiétudes pour la foi. La condition du croyant. Adapter le langage de la foi

Paul TIHON (s.j.)

p. 1096 - 1105

https://www.nrt.be/it/articoli/a-travers-les-enseignements-de-paul-vi-croire-aujourd-hui-inquietudes-pour-la-foi-la-condition-du-croyant-adapter-le-langage-de-la-foi-1612

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Croire aujourd'hui »

Poursuivant notre lecture théologique et pastorale des enseignements du Souverain Pontife[1], nous ne manquons pas d'être frappés par le retour constant du thème de la foi. D'autres sujets, sans doute, sont fréquemment abordés dans ses discours, allocutions ou messages. Parmi eux, il faut mentionner en premier lieu la paix du monde, les problèmes du développement, l'unité des chrétiens. Mais ce sont là, d'ordinaire, des sujets appelés par telle ou telle circonstance spéciale. Par contre, dès que le regard du Paul VI se porte sur l'Eglise dans son ensemble, il se montre préoccupé par les conditions de la foi dans le peuple de Dieu.

Inquiétudes pour la foi

La foi est aujourd'hui menacée de multiples façons. On constate, « même chez les catholiques », une sorte d'« esprit de vertige » : « même parmi ceux qui connaissent et étudient la parole de Dieu, on voit diminuer la certitude d'une vérité objective et de la capacité pour la pensée humaine d'y parvenir; on altère le sens de la foi unique et authentique; on admet les agressions les plus radicales contre les vérités les plus saintes de notre doctrine, toujours crues et professées par le peuple chrétien; on met en question tout dogme qui ne plaît pas et qui, pour être accueilli, exige un humble hommage de l'esprit; on ne tient pas compte de l'autorité irremplaçable et providentielle du magistère; et on prétend continuer à se dire chrétien tout en arrivant aux négations extrêmes de tout contenu religieux. (...) La mode fait loi plus que la vérité; le culte de la personnalité propre et de la liberté de conscience tourne à un esprit grégaire on ne peut plus empressé et servile. On n'obéit pas à l'Eglise, mais on fait facilement crédit à la pensée des autres ou aux audaces irrespectueuses et utopiques de la culture courante, souvent superficielle et irresponsable. Il y a un danger de désagrégation pour la doctrine et certains pensent que cela est fatal dans le monde moderne[2] ».

Le grand danger, c'est de vouloir plier la foi à l'esprit du « monde » — celui-ci étant pris comme « l'humanité devenue esclave du mystère du mal », se faisant « une conception de la vie délibérément aveugle sur son vrai destin, sourde à l'appel de la rencontre avec Dieu; c'est un esprit égocentrique, drogué de plaisir et de fatuité, incapable d'un amour vrai. En un mot, c'est « l'ensorcellement du mal » (*Sg* 4, 12), la séduction des valeurs éphé-

1. Cfr *N.R.Th.* 89 (1967) 637-646, et déjà précédemment 87 (1965) 964-975 ; 88 (1966) 189-193 ; 1088-1097 ; 89 (1967) 67-70.

2. Alloc. aux évêques d'Italie, le 7 avril : texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 8 avril ; trad. fr. dans *La Doc. Cath.* 64 (1967) 773-779. Dans les notes suivantes, nous renverrons à ce volume par le sigle *D.C.*, immédiatement suivi de l'indication des colonnes correspondantes.

mères et incapables de répondre aux aspirations profondes et essentielles de l'homme [3] ».

Cet esprit du monde, Paul VI a l'occasion de l'analyser en s'adressant aux dirigeants du mouvement « Marie-Christine de Savoie » [4]. C'est d'abord un conditionnement par le milieu social, qui joue particulièrement, observe le Pape, parmi ceux qu'on appelle les « gens du monde » : « Le phénomène de l'influence sociologique que l'on observe dans tous les milieux sociaux et qui aujourd'hui, avec la civilisation dite de masse, s'accentue d'une manière impressionnante, revêt dans votre monde — vous pourriez en témoigner mieux que Nous — des aspects typiquement conformistes, qui semblent faire partie de la bonne éducation. Qui peut se soustraire aux exigences culturelles d'une certaine littérature, de certains spectacles, de certains loisirs ? Qui peut ne pas subir les impératifs de la mode ? Qui peut rester indépendant devant l'influence de la presse et les formes modernes sous lesquelles se répandent les idéologies ? Et ainsi de suite.

» Ce phénomène ne revêtirait pas pour nous une grave importance si, par son intensité et ses incidences morales, il ne constituait pas, non seulement un danger mais une antithèse de la conception chrétienne de la vie. Tel est le cas lorsque l'atmosphère devient philosophie, et philosophie aveugle sur les plus grands devoirs, ainsi que sur la destinée la plus vraie de l'existence humaine ». Or c'est là précisément le monde qui s'oppose à l'Evangile : « C'est le règne de l'apparence, par opposition à celui de la réalité, le règne des vertus feintes, des valeurs médiocres et contingentes, des passions érigées en principes et même, dans certains cas particuliers, des conceptions morales et des idéaux pervertis que l'on s'efforce de légitimer. C'est dans ce sens que saint Jean l'Evangéliste disait que « le monde entier gît au pouvoir du Mauvais » (*1 Jn* 5, 19), où le péché trouve libre droit de cité, ainsi qu'une organisation séduisante et puissante ».

La tentation existe alors pour les croyants de céder à cette séduction. Comme Pierre renia le Christ pour « se conformer au milieu », « pauvres aussi sommes-nous tous lorsque nous voulons nous soustraire à nos devoirs de chrétiens, lorsque nous voulons adapter notre foi, la plier à la mentalité moderne, lorsque nous voulons échapper à la logique de notre appartenance à l'Eglise et que nous cherchons une religion modelée sur les opinions à la mode, sans exclure celles des négateurs du Christ [5] ».

Ces affirmations ne sont pas d'ordre purement général. Ce qui préoccupe le Pape, c'est l'intégrité de la foi au lendemain de Vatican II. En effet, « le concile oecuménique a réveillé beaucoup d'énergies au sein de l'Eglise, il a ouvert des perspectives plus larges dans le champ de sa doctrine ». Ce bénéfice ne doit pas être compromis : « Quel dommage ce serait si une interprétation arbitraire et non autorisée par le magistère de l'Eglise faisait de ce réveil une inquiétude désagrégeant sa traditionnelle et constitutionnelle consistance, si elle substituait à la théologie des grands et authentiques maîtres des idéologies nouvelles et particulières, dont le résultat serait d'enlever à la règle de la foi tout ce que la pensée moderne, à qui manque parfois même la lumière de la raison, ne comprend pas, n'apprécie pas, et qui transformerait ainsi la

3. Audience générale du 5 avril : texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 6 avril ; trad. fr. dans *D.C.*, 783-785.

4. Alloc. du 22 mai ; texte italien dans *L'Oss. Rom.* des 22-23 mai ; trad. fr. dans *D.C.*, 1167-1171.

5. **Audience générale du 12 avril : *D.C.*, 785-787.**

préoccupation apostolique de la charité qui sauve en un accord avec les formes négatives de la mentalité profane et des mœurs mondaines[6] ».

La condition du croyant

La foi est menacée, mais c'est là sa condition normale dans notre monde : « Vous êtes comme des navigateurs dans une mer en tempête : tempête de l'incrédulité, de l'irréligion, de la diversité des opinions, de la liberté et de la licence donnée aux manifestations contraires à vos croyances, au style chrétien de la vie, à Dieu, au Christ, à l'Eglise. Rien ne Nous afflige autant que de voir attaquer, saper, menacer la fermeté et le salut de Nos fils. Celui qui a un cœur de père et de frère, comme ce doit être le cas pour celui qui est pasteur d'âmes, souffre et vit continuellement dans une appréhension d'autant plus grande que sont plus nombreux les membres de la famille catholique, et plus intenses la violence, la diffusion, la subtilité des erreurs et des séductions spirituelles et morales qui les entourent. Cela, chacun le sait. Mais voici le phénomène étrange qui se produit en Nous : en voulant vous réconforter, se communique à Nous, en un certain sens, le sentiment de votre danger, auquel Nous voudrions porter remède[7] ».

Le doute, la crainte, le conformisme sont des faiblesses normales de l'homme, et des faiblesses qui menacent surtout une foi conventionnelle et presque sans vie : « Dans le langage ordinaire, on dit que quelqu'un conserve la foi lorsqu'il admet encore certaines formules religieuses bien peu précises, qui sont comme un sédiment résiduel d'une instruction catéchétique oubliée et d'une pratique religieuse décadente mais capable de connaître occasionnellement une certaine reviviscence. C'est malheureusement là la foi de beaucoup de gens du monde actuel, une foi gardée par habitude, conventionnelle, incomprise et peu pratiquée, sans cohésion avec le reste de la vie, et donc ennuyeuse et pesante. Elle n'est pas tout à fait morte, mais elle n'est en rien vivante[8] ».

Autre est la vraie foi chrétienne, « réponse au dialogue avec Dieu, à sa parole, à sa révélation » : « C'est le « oui » qui permet à la pensée divine d'entrer dans la nôtre; c'est l'adhésion de l'esprit, de l'intelligence et de la volonté à une vérité qui se justifie, non pas par son évidence directe, scientifique, comme on dit, mais par l'autorité transcendante d'un témoignage, auquel il est non seulement raisonnable mais intimement logique d'adhérer

6. Homélie au cours de la messe à Fatima, le 13 mai. Texte portugais dans *L'Oss. Rom.* du 14 mai ; trad. fr. dans *D.C.*, 976-980. Même thème dans l'audience générale du 31 mai (cfr *D.C.*, 1071-1074) : « Il est malheureusement facile de trouver des personnes cultivées toujours prêtes à revendiquer leur titre de catholiques, mais qui tiennent très peu compte de l'indispensable fonction enseignante de l'Eglise, qui cherchent imprudemment à adapter les doctrines de la foi à la mentalité du monde moderne, non seulement dans un louable effort pour faire accueillir ces doctrines et faciliter leur compréhension, mais aussi en apportant à ces mêmes doctrines des réticences, des altérations, des négations, au gré des théories ou des goûts des opinions actuellement en vogue. La foi est libre dans l'acte qui l'exprime. Elle n'est pas libre dans la formulation de la doctrine qu'elle exprime, lorsque celle-ci a été définie avec autorité » (c. 1073). Et le Pape conclut : « Ne pensez pas que vous ayez la foi si vous n'adhérez pas au contenu de la foi, au *Credo*, au symbole de la foi (c'est-à-dire à la synthèse schématique des vérités de foi). Ne croyez pas que vous aurez une vie religieuse plus intense ou que vous approcherez ceux qui sont loin en minimisant ou en déformant l'enseignement précis de l'Eglise. Ne croyez pas que la docile adhésion à cet enseignement mortifie la pensée, paralyse la recherche, ferme les voies de la connaissance et du progrès chrétien » (c. 1074).

7. Audience générale du 12 avril, citée supra note 5.

8. Audience générale du 19 avril : *D.C.*, 787-790.

par une force de persuasion étrange et vitale qui rend l'acte de foi extrêmement personnel et satisfaisant. (...) C'est pourquoi la foi est un acte qui se fonde sur le crédit que nous faisons au Dieu vivant, c'est l'acte d'Abraham qui croyait à Dieu (*Gn* 15, 6) et qui obtint par là son salut, cette foi qui « lui compta comme justice » ; c'est un acte et de conviction et de confiance qui envahit toute la personnalité du croyant et engage sa manière de vivre. C'est sa meilleure offrande à Dieu, au Christ maître, à l'Eglise gardienne et interprète du message divin ; et c'est son choix le plus personnel, le plus intime, le plus caractéristique, le plus décisif ; c'est le pas par lequel le fidèle franchit le seuil du royaume de Dieu et entre dans le sentier de son éternel destin[9] ».

Réfléchissant au martyre de Pierre et Paul, le Pape observe que « la foi comporte un danger, un risque ». « C'est là un autre aspect qui rend la foi difficile. Et aujourd'hui la difficulté devient très grande parce que, tacitement et à l'intime de nous-mêmes, nous sommes bien décidés à ne pas avoir d'ennuis à cause de nos idées. Il est bien rare que nous soyons disposés à nous battre pour des principes qui ne sont pas liés à des intérêts immédiats. Il est rare que nous exposions notre personne aux jugements et encore moins aux vexations des autres. Nous aimons exprimer des pensées qui ne nous exposent pas à des critiques ou à des dangers. Et dans les rapports sociaux nous aimons adhérer passivement à l'opinion publique, ou bien donner raison au plus fort, même s'il n'est pas le plus raisonnable. Facilement, nous devenons grégaires et conformistes. Quant à la religion, nous voudrions qu'elle ne nous cause jamais d'ennuis. Nous voudrions même souvent d'une religion qui nous mette à l'abri de tout malheur dans cette vie et dans la vie future. L'Eglise, organe de la religion, devrait alors se concevoir comme un système d'assurance spirituelle et, en outre, si possible, comme un système d'utilité temporelle. Très souvent nous voulons être en accord avec les autres ; nous adhérons aujourd'hui facilement à une « pensée de masse ».

» Cette tendance à adhérer à une pensée communautaire peut être ou très bonne ou très nuisible, selon qu'elle est ou non conforme à la vérité ; et c'est ici que la réflexion critique ou les directives d'un magistère sage peuvent jouer un rôle important. Mais d'habitude, nous appelons « respect humain » *l'instinct qui nous porte à éviter l'effort de défendre une pensée personnelle*, à esquiver les responsabilités ou l'affirmation de nos convictions et de nos actes. C'est là une faiblesse, parfois une hypocrisie et même une lâcheté[10] ».

Sans doute la foi est-elle un don, une grâce. Mais elle est aussi une responsabilité : recherche, prière sont pour l'homme des devoirs[11].

Et pour le croyant la foi est une valeur suprême (« il vaut la peine de vivre si nous avons des raisons supérieures de vivre »), dont il lui faut rendre témoignage, le cas échéant, « pour l'honneur du Christ et de Dieu ». « La foi demande de la force, de la grandeur d'âme. Elle donne même cette force et cette grandeur à celui qui s'applique à la professer avec simplicité et noblesse. Et Nous terminerons en rappelant que le Christ, qui veut que ses

9. *Ibid.* Dans une allocution à des pèlerins hollandais, le 26 avril, le Pape leur donne comme modèle la réponse de saint Pierre à Jésus : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de vie éternelle » (*Jn* 6, 68) : « Voilà, chers fils, le modèle de ce que doit penser et dire une âme chrétienne dans les moments de trouble et de désarroi. Elle peut voir autour d'elle des incompréhensions et des hésitations, elle ne perd pas confiance pour autant (...) Ayez confiance dans le Christ. Ayez confiance dans l'Eglise, à laquelle est promise la divine assistance ... Ayez confiance dans vos chefs spirituels ... » (*D.C.*, 1175-1176).

10. Audience générale du 28 juin : *D.C.*, 1356-1358.

11. Tel est le thème de l'audience générale du 21 juin : *D.C.*, 1353-1356.

disciples soient forts et militants, leur donne aussi la grâce d'être magnifiquement tels lorsqu'il le faut. C'est ce que nous enseigne l'histoire des martyrs d'hier et d'aujourd'hui [12] ».

Quelles que soient donc les circonstances, « le christianisme ne peut être vécu avec la peur dans le cœur ». Pour celui qui se garde des « faux prophètes » *que sont les sceptiques et les désabusés*, « *le tumulte de la société* moderne, de la vie qui se déroule autour de nous, toutes les appréhensions, toutes les peurs qui pèsent sur nos journées — la guerre, la bombe atomique, de quoi demain sera-t-il fait ?, etc. — tout cela sera dissipé parce que le Seigneur vient à nous avec sa parole de salut : « Ne craignez pas [13] ».

Adapter le langage de la foi

Cependant le désarroi de certains croyants devant les actuels mouvements d'idées ne fait qu'exprimer la nécessité d'adapter le langage de la foi. Une recherche de formulations nouvelles est donc nécessaire. Le souci du Pape est qu'elle se déroule dans la continuité avec le passé. C'est pourquoi ses encouragements s'accompagnent de mises en garde : il faut les prendre ensemble.

Le stimulant de cette recherche est une prise de conscience : celle du fossé qui existe entre l'Eglise et le monde : « Le Concile a donné à l'Eglise une grande et difficile consigne, celle de rétablir le pont entre elle et l'homme d'aujourd'hui, ce qui, comme chacun le sait, suppose et requiert beaucoup de choses. *Cela suppose en tout cas que, pour le moment, ce pont n'existe pas*, ou bien qu'il est peu praticable, sinon complètement effondré. Si nous y réfléchissons bien, cet état de choses représente un terrible et immense drame historique, social et spirituel. Cela veut dire que, dans l'état actuel des choses, l'Eglise ne sait plus présenter le Christ au monde d'une façon et dans une mesure suffisantes. Cela suppose que le monde n'apprécie plus l'Eglise comme il le devrait, qu'il ne voit plus suffisamment le Christ en elle, qu'il n'a plus en elle la confiance qu'elle mérite. Il y a en somme un fossé, et parfois une hostilité qui font apparaître l'Eglise comme étrangère, comme une survivance, ennemie de la société et de l'esprit des temps nouveaux. Et l'Eglise se demande comment elle pourra retrouver la confiance de l'homme [14] ».

« Aller vers le monde, telle est la mission que l'Eglise se propose avec une nouvelle lucidité, avec un nouvel esprit de charité et de sacrifice. Mais cette mission pose pour l'Eglise de nombreux problèmes internes ». L'adhésion au Christ n'est-elle pas une orientation foncièrement différente de l'adhésion au monde ? Comment l'Eglise restera-t-elle elle-même dans cette rencontre ? Cette objection « est peut-être la plus grave. Si l'Eglise se rapproche du monde d'aujourd'hui, cela n'exige-t-il pas d'elle un bouleversement profond de tout son être, de toute sa doctrine, de toute sa loi morale et canonique ? On a parlé d'*aggiornamento*. Cela veut-il dire que l'on puisse abandonner la tradition, les dogmes, la discipline philosophique, les structures de l'Eglise ? Cela veut-il dire que l'on puisse se forger à sa guise une conception nouvelle de la constitution de l'Eglise ? Cela veut-il dire que l'on puisse donner à sa doctrine une interprétation nouvelle et y puiser une « théologie moderne », qui, plutôt que de l'enseignement défini par l'Eglise d'une façon autorisée, et même parfois plutôt que de la parole de l'Ecriture elle-même, tienne davantage compte

12. Audience générale du 28 juin : *D.C.*, 1358.
13. Alloc. du 3 sept. 1967 à des pèlerins d'Albano : *D.C.*, 1648-1652.
14. Audience générale du 12 juillet : *D.C.*, 1361-1363.

de la mentalité courante et de sa répugnance à admettre des vérités qu'elle ne peut comprendre spontanément ? Pour aller vers le monde, n'est-il pas plus facile d'accepter sa façon de penser [15] ?.»

Agir ainsi serait tout d'abord oublier que l'Eglise n'a pas tellement à « aller vers le monde », elle y est déjà : « L'Eglise n'est pas un « ghetto », elle n'est pas une société fermée, elle n'est pas une institution repliée sur elle-même qui s'isole absolument du milieu humain dans lequel elle vit ; une institution qui ne possède pas le sens historique du devenir et de la multiplication des formes culturelles, qui se contente de rapports occasionnels et inévitables avec le monde... L'Eglise ne fait pas abstraction de cet état de choses fondamental qu'elle est immergée dans la société humaine, laquelle, existentiellement parlant, la précède, la conditionne, l'alimente [16] ». Le rapport existe donc déjà (malgré l'image du « fossé ») et sa raison la plus profonde est que « l'Eglise est l'humanité elle-même, élevée à un degré supérieur de vie nouvelle » ; aussi « l'Eglise ne sera jamais contre la société, contre l'Etat, contre la culture, pas plus que contre ce qui est moderne ; l'Eglise ne sera jamais une étrangère là où elle plonge ses racines, parce qu'elle jaillit de l'humanité [17] ».

Mais dans cette humanité dont elle fait partie, l'Eglise doit accomplir sa tâche propre, qui est d'abord de discernement. En effet le rapport même de l'homme à Dieu est aujourd'hui radicalement contesté. C'est là une « des tendances dominantes de la culture moderne. Ces conditions, comme on le sait, favorisent la négation radicale, la critique destructrice, la recherche d'un soi-disant réalisme qui est fondamentalement athée. Dieu est présenté comme problème ; et, pour tout un ensemble de causes, la solution de ce problème est de nature à décevoir l'opinion, aujourd'hui courante, que l'on ne peut assigner à Dieu une place dans la certitude et une influence rayonnante sur la vie de l'homme. Autrefois le cheminement de la pensée tendait spontanément à s'élever vers une connaissance de Dieu supérieure et éclairante, et même à établir avec lui un rapport qui donnait à la vie son sens, son ordre, son mouvement. Aujourd'hui, ce cheminement tend à descendre, à s'écarter de Dieu. Cette descente tend à remplacer la théologie par l'anthropologie, c'est-à-dire à faire de l'homme l'être premier, la valeur absolue ; ou bien, plus logiquement, elle entraîne vers l'abîme du vide, ou du moins de l'absurde, et souvent vers l'abîme de la folie et du désespoir [18] ».

L'effet d'un tel mouvement de pensée n'est pas purement négatif. Même « dans ce domaine ténébreux », il est des maîtres à penser qui « savent identifier les phénomènes et les témoignages susceptibles d'avoir pour nous et pour tous quelque effet bienfaisant. Le premier de ces effets bienfaisants consiste en un approfondissement et une purification de la conception — souvent puérile et anthropomorphique — que nous nous faisons de Dieu, pour essayer de lui redonner sa transcendance sublime, son caractère souverainement autre, sa communicabilité très délicate [19] ».

Corrélativement d'ailleurs, cette réalité oblige les croyants « à apprécier cette véritable grâce que constitue le fait d'être fils de la lumière » (*ibid.*).

---

15. *D.C.*, 1362.
16. Audience générale du 19 juillet : *D.C.*, 1363-1366.
17. *D.C.*, 1364.
18. Alloc. du 29 août 1967 aux membres du Mouvement universitaire de l'Action Catholique italienne ayant participé à une semaine d'étude sur « Le problème de Dieu dans la pensée théologique d'aujourd'hui » : texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 1er sept. 1967 ; trad. fr. dans *D.C.*, 1633-1637.
19. *D.C.*, 1635.

Par ailleurs la perspective chrétienne fait apparaître les incertitudes et les lacunes de la mentalité du monde, elle pénètre « dans le labyrinthe de l'humanité privée de la connaissance de Dieu et de la lumière de la foi » (*ibid.*).

De ce point de vue, la foi apparaît comme un devoir de l'Eglise, non seulement vis-à-vis de Dieu, mais du monde : « La foi est notre richesse, qui fait de nous des chrétiens et nous assigne notre place de croyants au milieu de l'humanité privée de cette science de Dieu et de l'homme. La foi est aussi notre premier devoir envers Dieu... envers l'Eglise... et envers le monde qui nous demande à chaque pas : « Tu y crois, toi ? » et attend de nous ce témoignage [20] ».

Si l'homme attend aujourd'hui ce témoignage de la foi, c'est qu'il voit dans le monde des certitudes insuffisantes : c'est là une difficulté « qui caractérise cette heure incertaine et troublée de la pensée humaine : celle-ci a perdu confiance en elle-même. Elle ne veut plus ni logique formelle ni métaphysique ; ni systèmes organiques de vérités, aussi autorisés soient-ils ; ni raisonnements probants, ni syllogismes, ni schémas préalables et ordonnés. Tout est mythe, tout est contestable, tout est incertain ; seule la pensée scientifique conserve une valeur provisoire, bien qu'elle ne puisse pas faire la lumière sur les problèmes profonds de l'intelligence, et bien qu'elle ne puisse pas répondre utilement aux exigences spirituelles et religieuses de la vie. Le pragmatisme supplée d'une certaine manière à ce vide, mais souvent plus pour aiguiser la soif des vérités suprêmes que pour l'étancher. Vous explorez cet immense monde des opinions contaminées par le doute et la négation, c'est-à-dire le monde des certitudes insuffisantes et toutes prêtes à céder sous les pieds de celui qui voudrait s'appuyer sur elles [21] ».

Cette recherche, reconnaît le Pape, « n'est pas facile (comment comprendre, parfois, la signification d'un langage spéculatif arbitraire et d'un processus logique totalement subjectif que nous trouvons aujourd'hui dans la discussion philosophique ?), elle n'est pas non plus sans danger. L'abandon de « l'art de penser » auquel l'usage honnête du bon sens et la sage initiation à la pensée humaniste et scolastique nous ont habitués, fait perdre la boussole de la vérité. On tend vers cette vérité sans être guidé par des critères sûrs en matière de raisonnement, mais en étant comme attiré par certaines de ses lueurs partielles et momentanées qui semblent merveilleuses parce qu'elles sont neuves, originales, dépourvues de préjugés, formulées d'une façon géniale, mais qui sont de nature à semer la confusion plutôt que la clarté, le découragement plutôt que la confiance. Tel n'est pas votre cas, certainement, parce que vous êtes ancrés aux certitudes de votre formation chrétienne. Mais peut-être est-ce le cas de tant d'esprits, dans les cénacles de la culture pour initiés, ou dans les masses qui pensent avec le cerveau des autres et qui se laissent guider par les courants de l'opinion publique. Ce regard sur la situation de la pensée contemporaine nous permet de comprendre que l'affirmation de Dieu se soit obscurcie et presque dissoute. Et si Nous contemplons cette situation depuis la rive solide et amie sur laquelle Nous exerçons Notre ministère de salut chrétien, le spectacle impressionnant du malaise intellectuel que connaissent aujourd'hui tant de gens, évoque pour Nous l'image redoutable des sables mouvants, sur lesquels parfois semblent s'efforcer en vain de cheminer et d'avancer tant d'hommes qui, à la solidité de la vieille sagesse et de Notre rive, ont préféré le terrain instable des philosophies modernes où ils se sont imprudemment risqués [22] ».

---

20. Audience générale du 21 juin 1967 : *D.C.*, 1353-1355.
21. Alloc. du 29 août, *D.C.*, 1635-1636.
22. *D.C.*, 1636-1637. Cfr aussi l'audience générale du 9 août : « Pour rénover l'Eglise, pensent certains, il faut, si elle veut aller avec les temps nouveaux et se faire entendre du monde d'aujourd'hui, se détacher de nombreuses et graves choses de l'Eglise, qui sont pourtant siennes, mais semblent maintenant

Encore une fois, cette situation ne doit pas nous faire vivre dans la crainte : « Ce Dieu que tant oublient, insultent ou nient, ce Dieu dont d'autres disent qu'il est mort et enterré, Nous avons confiance qu'il défend pour lui-même et qu'il défendra pour nous, les hommes d'aujourd'hui, la théologie de sa gloire et de notre salut. (...) Nous devons nous rappeler que, s'il y a un itinéraire qui va de nous vers Dieu, il y en a aussi un autre — combien plus mystérieux, combien plus beau ! — qui va de Dieu vers nous. Qu'est-ce que l'Evangile, qu'est-ce que la venue du Verbe de Dieu dans notre chair, sinon Dieu venant à la recherche de l'humanité [23] ? »

Cela dit, il reste que la foi doit être sauvegardée dans son intégrité, et c'est sur ce point que Paul VI n'est pas sans inquiétude, comme il l'exprime à diverses reprises, en faisant allusion par exemple à « certains maîtres et écrivains » : la foi, déclare le Pape, à l'ouverture du Synode épiscopal, « ne plaît pas à tout le monde ». Il faut néanmoins que « toute la doctrine chrétienne », qui « est devenue comme le patrimoine commun de l'humanité », soit transmise sans amputation : « Le souci de fidélité doctrinale, qui s'exprima de façon si solennelle au début du récent Concile, doit donc guider cette période postconciliaire et avec d'autant plus de vigilance de la part de ceux qui, dans l'Eglise, tiennent du Christ le mandat d'enseigner, de répandre son message et de garder le « dépôt » de la foi, que les dangers qui menacent celle-ci sont plus graves et plus nombreux : périls très grands à cause des tendances areligieuses de la mentalité moderne, menaces insidieuses qui, au sein même de l'Eglise, se manifestent à travers l'action de certains maîtres et écrivains. Ceux-ci désirent donner à l'enseignement catholique une expression nouvelle, mais ils apparaissent souvent plus désireux d'ajuster le dogme de la foi à la pensée et au langage profanes que de se régler sur le magistère ecclésiastique. Ainsi, ils accréditent l'opinion qu'on peut, en oubliant les exigences de l'orthodoxie, choisir parmi les vérités de la foi celles qui, à en juger par une préférence personnelle et instinctive, semblent admissibles, et rejeter les autres, comme si l'on pouvait revendiquer les droits de la conscience morale libre et responsable de ses actes en face des droits de la vérité, et, avant tout, ceux de la Révélation divine (cfr *Ga* 1, 6-9), comme si on pouvait soumettre à une révision le patrimoine doctrinal de l'Eglise pour donner au christianisme de nouvelles dimensions idéologiques bien différentes de ces dimensions théologiques que la

---

embarrasser et alourdir sa marche : tradition, autorité, philosophie, culture, droit canon, institutions et même certains dogmes, certaines formes d'intériorité et de culte ; en un mot, on dit : il faut se libérer des « structures » et se rapprocher de la vie vécue, de la manière de penser et des usages qui sont en vogue, renoncer même au sacré, à l'aspect confessionnel du catholicisme et ainsi de suite. Cette façon de voir semble séduisante ; et certes personne ne conteste, avec le Concile, que beaucoup de formes contingentes de la vie de l'Eglise puissent et doivent être, avec prudence et courage, abandonnées et remplacées par d'autres qui sont meilleures. Mais si cette opération de détachement, à laquelle les responsables de la hiérarchie et du laïcat dans l'Eglise de Dieu s'appliquent laborieusement, devient une fin en soi, si elle est laissée à l'initiative de tout un chacun, il peut arriver que, chez le catholique, sa conscience propre et authentique fasse place à une conscience de non-catholique. Et il peut arriver que la présence du mystère du Christ fasse place en lui, comme à un succédané recherché avec une sorte d'obsession, à la présence mythique de ce monde auquel il voulait apporter le message du salut et auquel au contraire il emprunte, comme à un maître nouveau, les principes et le style de sa vie chrétienne. La conséquence probable et désolante, c'est qu'on fourvoie ainsi sa foi, sa sécurité, sa force et sa paix dans une dangereuse métamorphose » (*D.C.*, 1482).

23. *D.C.*, 1637.

tradition authentique a dessinées avec un total respect de la pensée de Dieu.

» La foi, nous le savons, n'est pas le fruit d'une interprétation arbitraire ou purement naturaliste de la Parole de Dieu, pas plus qu'elle n'est l'expression religieuse qui naît de l'opinion collective, non contrôlée par une direction autorisée, de ceux qui se disent croyants, ni non plus l'adhésion aux courants philosophiques ou sociologiques d'un instant passager de l'histoire. La foi est adhésion de tout notre être spirituel au message de salut, message merveilleux et miséricordieux qui nous est communiqué par les voies lumineuses et secrètes de la Révélation. Elle n'est pas seulement recherche, mais avant tout certitude et plus que le résultat de nos recherches elle est un don mystérieux qui réclame, pour le grand dialogue avec Dieu qui parle, la docilité et la disponibilité d'âmes attentives et confiantes [24] ».

Affirmer cela n'est pas nier le problème : « Reconnaissons, déclarait peu auparavant le Saint-Père, que l'enseignement de l'Eglise a devant lui une tâche difficile : formuler la foi chrétienne en des termes justes et compréhensibles pour la mentalité moderne, et répondre à tant de problèmes que lui posent le progrès de l'exégèse et des études religieuses ainsi que le développement de la pensée scientifique. Il ne doit cependant pas tomber dans le relativisme et dans le subjectivisme propres à une certaine mentalité moderne ; il ne doit pas céder à tout ce que la pensée humaine ou bien ne comprend pas, ou bien refuse d'admettre ; il ne doit pas tenter de déformer la foi, mais l'éclairer, la faire resplendir d'un nouvel éclat, afin qu'elle soit « la lumière véritable qui éclaire tout homme » (cfr *Jn* 1, 9) ; il ne doit pas enfin substituer l'arbitraire et le subjectif à la tâche véritable et authentique assignée au Concile par Notre vénéré prédécesseur Jean XXIII : « ... affirmer de nouveau le magistère ecclésiastique » [25] ».

C'est dans de telles circonstances qu'apparait au mieux la fonction de service de la foi accomplie par le magistère, maintenant la continuité de la tradition en même temps qu'il témoigne du « caractère surnaturel de la vérité révélée. Ce caractère n'autorise pas à résoudre cette vérité en termes de pure rationalité naturelle, et il exige de respecter textuellement même la terminologie dans laquelle elle a été énoncée avec autorité. L'Orient nous donne un exemple de fidélité au patrimoine doctrinal et il nous rappelle une règle qui est aussi

---

24. Alloc. au Synode épiscopal, le 29 sept. 1967 : *D.C.*, 1729-1735 ; texte cité : 1732. Cfr aussi Audience générale du 9 août (*D.C.*, 1481-1483) qui parle de « courants d'opinions inattendus au sein de l'Eglise » : « certains problèmes inquiétants sont soulevés par les agissements de membres de l'Eglise qui, en raison de leur formation, de leurs obligations, des fonctions qui leur sont confiées, devraient plus que d'autres soutenir l'Eglise et lui être attachés ». Après quoi le Pape recommande la vigilance aux fidèles, « une vigilance qui est non pas soupçonneuse, mais ... qui sait tirer de tout ce que l'on observe, même si cela présente des aspects désagréables et parfaitement injustifiés, un motif d'examen de conscience et un stimulant pour des résolutions toujours meilleures. Et enfin une vigilance qui sait reconnaître les aspects positifs de ces mouvements spirituels et ce qu'il peut y avoir de bon en eux ».

25. Alloc. au Sacré Collège et à la Curie Romaine, le 24 juin 1967 : *D.C.*, 1292. Cfr aussi Audience générale du 9 août : « Cela ne veut pas dire que tout soit parfait et définitif dans les fameuses « structures », mais au contraire que cette recherche et cette découverte de leurs racines intérieures font mieux et plus intensément sentir le besoin de leur amélioration progressive et cohérente. Mais cette option, plutôt qu'extérieure est intérieure, plutôt que suggérée par les imperfections de l'Eglise, elle est persuadée de son indéfectible fécondité ; plutôt que par la lassitude et la critique de la vie de l'Eglise, plutôt que par quelque présomption charismatique, elle est guidée par l'amour humble, inlassable, recherchant sa perfection dans la joie » (*D.C.*, 1483-1484).

la nôtre et que souvent Nous avons réaffirmée devant l'actuelle floraison de tentatives — bien souvent pleines de bonnes intentions, mais pas toujours heureuses — d'exprimer une théologie nouvelle qui soit conforme à la mentalité d'aujourd'hui. Cette règle est exprimée par le premier Concile du Vatican qui souhaite un progrès dans « l'intelligence, la science et la sagesse » de la doctrine de l'Eglise, à condition que cette doctrine demeure toujours égale à elle-même [26] ».

Qu'il y ait des « prédicateurs autorisés de l'Evangile », « c'est là une caractéristique essentielle du christianisme » En effet, « l'apôtre ... n'est pas simplement l'écho de la conscience religieuse de la communauté, il n'est pas l'expression de l'opinion des fidèles, en quelque sorte la voix qui précise et légalise cette opinion, comme le soutiennent les modernistes et comme aujourd'hui encore certains théologiens osent l'affirmer. La voix de l'apôtre engendre la foi ». Cette affirmation apparemment outrecuidante s'explique parce qu'il s'agit de « la vérité religieuse qui vient du Christ » ; c'est comme telle qu'elle « a besoin d'un magistère autorisé ; et ce n'est qu'avec le secours de ce service (la charité de la vérité) qu'elle conserve son sens divin univoque et sa valeur de salut [27] ».

(Paul TIHON, S.J.)

---

26. Audience générale du 2 août : *D.C.*, 1480.

27. Audience générale du 5 juillet : *D.C.*, 1359. Signalons encore diverses prises de position du Souverain Pontife sans prétendre à être complet. Nous les groupons par thèmes en citant l'une ou l'autre phrase-clé : l'allocution au Secrétariat pour l'union des chrétiens, le 28 avril, à la fois encourageante et réaliste (« Le Pape, nous le savons bien, est sans doute l'obstacle le plus grave sur la route de l'œcuménisme ». Cfr *D.C.*, 865-871) ; l'allocution au Patriarche Athénagoras, le 25 juillet, lors du voyage à Istanbul (« La charité doit nous aider ... à reconnaître l'identité de la foi au-delà des différences de vocabulaire ». Cfr *D.C.*, 1381-1383) ; l'Exhortation Apostolique du 13 mai sur la dévotion mariale (*D.C.*, 961-972) et l'allocution du 10 mai (*D.C.*, 972-974 ; « Le saint nom de Marie est devenu aujourd'hui, en un certain sens ... un signe de contradiction » ; même si, heureusement, la piété mariale n'est plus pour les chrétiens séparés « l'hérésie catholique » ... « Ces dernières années, le ton de la controverse mariale est devenu plus calme et son contenu plus doctrinal ») ; deux longs textes sur les communications sociales : le message du 2 mai pour la journée mondiale des communications sociales (*D.C.*, 993-997) et l'allocution du 7 mai aux représentants du monde des communications sociales (*D.C.*, 998-1002) ; l'allocution au Comité international des sciences historiques, le 3 juin (*D.C.*, 1163-1168 ; « l'Eglise catholique ... ne craint pas, elle appelle et désire la manifestation de la vérité ... elle fait sienne, comme vous, la règle d'or de l'historien énoncée par Cicéron : *ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat* ») ; l'allocution à l'audience du 16 août (*D.C.*, 1539-1541) sur l'importance de l'intériorité et de la prière ; celle du 23 août sur le sacerdoce royal des fidèles (*D.C.*, 1542-1545). Signalons la parution du Motu Proprio « *Sacrum diaconatus ordinem* » sur la restauration du diaconat permanent dans l'Eglise latine, le 18 juin 1967 ; texte latin et italien dans *L'Oss. Rom.* du 28 juin ; trad. fr. dans *D.C.*, 1279-1286), de la Constitution Apostolique « *Regimini Ecclesiae universae* » sur la réorganisation de la Curie Romaine, le 15 août 1967 (trad. fr. dans *D.C.*, 1441-1473) et du Motu Proprio « *Pro comperto sane* » décidant l'affectation d'évêques diocésains en qualité de membres aux Congrégations de la Curie Romaine, le 6 août 1967 (texte latin et italien dans *L'Oss. Rom.* du 13 août ; trad. fr. dans *D.C.*, 1475-1478).